

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



POESIE.

LA NACELLE CHANTANTE.

Hier la nuit était tiède et serein,
Mille doux bruits réveillaient mille échos ;
Le vent du soir retenait son haleine,
La lune avec amour se baignait dans les flots.

Silencieux j'entrouvrais ma fenêtre
Et m'y penchais pour voir et méditer,
Quand sur le fleuve, au loin, je vis paraître
Un frêle esquif que rien ne paraissait guider.

Dans le courant, comme un être magique,
À tout hasard il s'avancait sans bruit ;
Il avait pris un aspect fantastique
Sous les pâles clartés de l'astre de la nuit.

Et tout à coup des voix mélodieuses
S'en échappant montèrent jusqu'aux cieux,
Et les échos, de ces notes joyeuses,
Allaient porter au loin les sons mélodieux.

Je distinguais voix d'homme et voix de femme,
Et leurs accords toujours étaient parfaits ;
Ces sons, ces voix avaient touché mon âme,
J'étais tout enchanté, mais pourtant je pleurais,

Hélas ! aussi, gens heureux de la vie
Pourquoi chanter les refrains enivrants
Dont une voix angélique et chérie
A bercé mes beaux jours, mes frais et jeunes ans.

Riez, chantez, leur dis-je avec tristesse,
Moi je ne sais que pleurer et gémir ;
Il m'en souvient, j'ai connu votre ivresse,
Mais dès longtemps déjà je n'en puis plus jouir.

Riez, chantez, vous que protège encore
Cet ange aimé qui vous donna le jour ;
Jouissez bien de votre douce aurore,
La nuit viendra bientôt... vous aurez votre tour.

Demain peut-être à tous les bruits de fête
Comme le mien votre œil se mouillera,
Et vous direz, en inclinant la tête :
Les jours où je riais qui donc me les rendra ?

M.

APOLOGUE.

A UN AMI.

Un jour le grand et beau pommier
Se penchant vers le grosceillier,
Soit amour, soit condescendance,
De l'un de ses doux fruits lui fit le don flatteur.
Le cœur plein de reconnaissance,
Et confus d'un si grand honneur,
Le pauvre grosceillier ne savait plus que faire
Après avoir longtemps considéré l'affaires
Il se décide enfin, et s'en va lentement
D'poser son petit présent
Une baie aigrette au pied du grand pommier.
Celui-ci la reçut et se mit à sourire.

Recevez mon présent, c'est ce que je désire,
Je suis le pauvre grosceillier.

M.

SONNET.

Un brouillard sombre et lourd, des nuages livides
S'étendent sur le ciel comme un vaste rideau.
Les vents sont déchainés, ils s'élancent rapides ;
L'arbre plie ou se tord comme un frêle roseau.
Ah ! que ton chant est triste, ô vent des Laurentides,
On dirait une voix qui monte d'un tombeau ;
Brouillard qui viens cacher l'azur des cieux limpides,
Bien sombre est la couleur que tu prends au hameau.
Et cependant depuis que je suis solitaire,
Que mon unique amour m'a quitté sur la terre.
Mon âme est bien plus triste et plus sombre que vous.
Souffle donc, vent du soir, plains-toi dans la bruyère ;
Brouillards, interceptez tout rayon de lumière,
J'aime votre tristesse, et les pleurs me sont doux.

M.

A MADAME FERDINAND HAMEL, (née ROUTHIER).

RÉMINISCENCES.

Suave et bienfaisant dictame,
Le souffle du pur souvenir
Vient de caresser dans mon âme
Une fleur que je veux cueillir ;
Sur sa tige toujours penchée,
Elle resta longtemps cachée
Dans les premiers plis de mon cœur ;
Mais, quand, vermeille, elle s'étale,
C'est vers vous, là-bas, que s'exhale
Tout le parfum de cette fleur

C'est le murmure de la grève,
C'est le passage d'un bateau,
C'est le Zéphire qui s'élève,
Qui s'élève du bord de l'eau ;
Du St. Laurent c'est l'onde glauque,
Du moulin c'est le sifflet rauque, (1)
Ce sont les voix d'un autre temps ;
O mes belles saisons premières.
O ville aimée ! Ô T R O I S - R I V I E R E S !
Berceau de mes jeunes printemps !

Il m'en souvient de cette aurore
Où mes jours étaient si sereins,
Alors que je goûtais encore.
D'une tendre mère les soins ;
Il me souvient d'un seuil paisible,
Seuil riant, toujours accessible,
Toujours cher à mes premiers pas ;
Il me souvient de doux visages,
Pleins de caressants témoignages
Qui me prenaient à leurs appas.

Il me souvient des symphonies
Que j'écoutais auprès de vous ;
Mon âme alors des harmonies
Devinait le charme si doux !
Oh ! combien j'aimais me suspendre
A ces accords que savaient rendre
Sous vos mains l'ondoyant clavier.....
Et depuis mon âme grandie
Croit entendre une mélodie
Lorsque j'entends dire *Routhier*

Et depuis une voix suave
A dans moi murmuré toujours ;
Du fleuve est-ce le refrain grave
Berceau l'aurore de mes jours ?
Est-ce l'harmonie enivrante,

Coulant, sous vos doigts, si brillante,
Qui raisonnent encore en moi ?
Doux échos, êtes-vous la lyre
Qui dans mon cœur chante et soupire ?
O mon premier rêve, est-ce toi ?.....

Est-ce donc vous qui m'avez faite
Ivre d'accents harmonieux,
Et par vous suis-je donc poète,
O souvenirs mélodieux !.....
— Mais du St Laurent l'onde coule,
Et comme elle passe la foule :
Où sont-ils, tout ceux d'autrefois ?
Ma mère dort au cimetière,
Et que j'en ai vu sur la terre
Hélas ! pour la dernière fois !.....

Oui, tout, dans cet exil, succombe,
A l'ombre des ifs embaumés,
Pâles et glacés, dans la tombe
Combien gisent de bien-aimés !.....
Qui, tout passe, mais dans nous-mêmes,
Les voix du passé, chœurs suprêmes,
Chantent toujours leurs saints concerts,
Nous remémorant à toute heure,
Que tout s'envole, tombe ou meure,
Et tous nos anciens nids déserts ;... ..

C'est parfois une chaude larme,
Parfois un souris, un soupir,
Madame, aujourd'hui, c'est le charme
Pour moi, de votre souvenir.....
J'entends encor dans un doux rêve,
O passé ! ô saison brève !
De votre piano les sons ;
Il me souvient de vous, des vôtres,
Souvenirs chers parmi bien d'autres
Qui me rappellent bien des noms !

J'entends encor bruire la grève,
Je suis la trace d'un bat-au,
Je sens la brise qui s'élève,
Qui s'élève du bord de l'eau ;
Du fleuve je vois l'onde glauque,
Du moulin j'entends le cri rauque,
J'entends les voix d'un autre temps

O mes belles saisons premières !
O ville aimée ! Ô T R O I S - R I V I E R E S !
Berceau de mes jeunes printemps.

LISE DU ST. LAURENT.

(1) L'ancien moulin des Américains.

LE JUIF ERRANT.

CONTES POUR LES GRANDS ENFANTS.

(Suite.)

— Encore cent louis de gagnés, dit le colonel
comte de Savray.

On jouait gros jeu, cette nuit, à la préfecture.

XXII.—LES CINQ SOUS DU JUIF ERRANT.

— Mesdames, reprit le docteur Lunat dans le sa-

lon de danse, j'ai été fou, il n'y a pas à le nier...
plus fou que M. le procureur-général, qui tourne sa
serinette quatre heures par jour pour apprendre la
musique à son chat....

— Mais c'est une calomnie ! s'écria le magistrat.
Je proteste !...

Le docteur Lunat sourit d'un air affable.

— Avec ces gens-là, dit-il entre haut et bas, le mieux est de ne pas disputer.... j'ai été fou. J'avais oublié que j'étais le Juif errant. Je ne m'en doutais plus du tout. Je ne voyais pas ma barbe !... je me croyais médecin.... ce sont des choses étonnantes... laissez-moi marcher un peu ; l'ange n'est pas content et me fait signe du bout de son glaive ..

— Marche ! marche ! dit de sa plus grosse voix le commandant de la gendarmerie.

— L'entendez vous ? fit mystérieusement le docteur. Vous savez que tous les cent ans j'ai vingt-quatre heures pour me reposer. Ce n'est pas énorme, mais avec de l'économie, cela suffit. On s'habitue à tout. Les gens assis me font pitié... du reste, on parle, on parle du Juif errant à tort et à travers. Il y a du vrai dans tout cela, et du faux : je suis à même de vous renseigner pertinemment. L'anecdote des bourgeois de Bruxelles en Brabant est absolument apocryphe ; c'est à Suresnes que l'adjoint du maire et le garde champêtre m'offrirent un verre de vin : j'aurais pu l'accepter, en marquant le pas, mais je m'en-tiens au médoc, depuis les premières années de Louis XIII.... Quel gaillard que ce Richelieu ! quant à mon caractère, donnez-vous la peine de réfléchir un peu. Dix-huit cents ans de voyages et de pénitence m'ont changé du noir au blanc.... ma conduite à Jérusalem blessait les lois les plus élémentaires de la courtoisie. Je n'ai pas un mot à dire pour ma défense, si ce n'est que je n'avais reçu aucune éducation première. Dès ces temps lointains, les savetiers n'allaient pas à l'École polytechnique... je parle de cela légèrement ; je suis un brin voltairien dans la forme, mais, au fond, vous comprenez : j'en sais trop long pour n'être pas bon catholique. En fait de philosophies, depuis dix-huit siècles, j'en ai vu de toutes les couleurs... au fond de tout schisme comme au fond de toute révolution, il y a un brave garçon qui n'est rien et qui veut être quelque chose... jarnibleu ! les jambes me démangent : ne parlons point politique. Avez-vous connu Talma ? je lui dessinai son costume d'Auguste ; vous concevez que je peux beaucoup pour mes amis. Dix huit cents ans d'expérience !... et une mémoire !... je sais ce que tout le monde sait, mais je sais aussi ce que tout le monde a oublié : c'est énorme... rien qu'avec la recette du feu grégeois je ferais ma fortune.... et tenez, mes cinq sous, vous croyez que ce n'est rien ?... Je prendrai volontiers une glace à la vanille.

On écoutait aussi bien qu'au sermon.

Il reprit en piétinant toujours :

— Et, par parenthèse, ce sont mes cinq sous qui m'ont rendu à moi-même. Aurais-je cinq sous dans ma poche si je n'étais pas le Juif errant ? Quand je casse un carreau de vingt sous, je paye en quatre fois : voilà toute l'histoire... Ecoutez une anecdote curieuse : avec mes cinq sous j'ai fait un jour des millions, et l'ange n'y a vu que du feu ! Est-ce étonnant ? Au premier abord, oui, mais, en définitive, c'est simple comme bonjour. Jugez plutôt : en 1822, je voyageais en Allemagne...

— Il n'a jamais quitté le pays, glissa le conseiller de préfecture.

— Je fis la connaissance d'un banquier juif, excellent homme, mais un peu usurier, nommé Schwartz.

A force de gagner cent pour cent sur chacune de ses affaires, il finit par n'avoir plus le sou. C'est naturel. Il allait être mis en état de banqueroute frauduleuse pour une misérable somme de quinze cent mille francs ; sa situation me fendit le cœur. Je l'ai sensible. Je lui fis acheter trois ou quatre paniers de cuisine. Il donna un panier à chacun de ses garçons de caisse, et nous partîmes tous ensemble, moi devant, les garçons de caisse derrière. J'avais mes cinq sous dans ma poche ; je la perçai ; les cinq sous tombèrent, et l'un des garçons de caisse les ramassa.

Une fois les cinq sous tombés, cinq autres se présentèrent. C'est la fatalité. Comme la poche restait percée, ils tombèrent comme les autres, et le garçon de caisse les ramassa encore.

Ainsi de suite. Je ne puis vous donner une idée de la prestigieuse rapidité qui présidait à cette opération de banque, une des plus ingénieuses dont j'aie jamais oui parler.

Les cinq sous tombaient toujours, les garçons ramassaient sans cesse. Dès qu'un panier de cuisine était plein, on le déposait chez d'honorables cultivateurs et on en achetait un autre. C'est parmi les habitants des campagnes que se retrouve encore la fidélité antique. L'Allemagne est d'ailleurs un pays probe et rangé. Sur cent paniers, il en fut rendu plus de trente-six et tous plus d'à moitié pleins.

Les garçons de caisse ne firent pas tort d'un centime, mais depuis ce temps-là, ils ont tous acheté au comptant des charges d'agents de change.

Je dis cent paniers, c'est une manière de parler. Vous rendez-vous compte de ce qu'il faut de manequins pleins de billon pour compléter une somme ronde de quinze cent mille francs ? moi, je n'en ai pas la plus légère idée.

Voilà le fait certain ; nous allâmes ainsi, en remontant le Rhin, depuis Cologne jusqu'à Strasbourg. Deux belles cathédrales. Au pont de Kehl, l'ange eut vent de quelque chose et je fus obligé de recoudre ma poche.

Savez-vous pourquoi tous les gens de Cologne s'appellent Schwartz ? Celui que je sauvai attrapa une courbature, à force de ramasser, et en mourut. Sa veuve voulut m'épouser, mais j'ai ma femme, la reine Hérodiade, celle qui fit couper le cou à saint Jean-Baptiste. Elle est à Paris, à la Salpêtrière, avec l'autorisation du gouvernement...

XXIII. — L'HISTOIRE.

— Pour le coup, s'interrompit ici le docteur Lunat, l'ange va se fâcher. Je le connais, il ne plaisante pas quand il est en colère.

Et il partit comme un trait, caressant sa barbe absente et s'appuyant sur son bâton imaginaire.

— Dire qu'il a guéri le crocodile ! murmura le commandant de la gendarmerie. C'est étonnant.

La maréchale de camp rêvait à cette poche percée. Il y avait alors des petites pièces de cinq sous. La maréchale se disait :

— Si l'ange payait en argent, je ferais bien une promenade de quatre ou cinq heures derrière le Juif errant.

— Mais l'histoire, demanda-t-on de tous côtés ; la fameuse histoire !

— L'histoire du colonel et de la comtesse !
 — Le Juif errant à Lamballe !
 — Comment Mme de Savray eut ses deux cent mille livres de rentes !
 — L'histoire, madame Lancelot, l'histoire !
 Au moment où Mme Lancelot, des domaines, ainsi sollicitée, allait prendre la parole, sir Arthur sortit de la salle de jeu, ayant à son bras la comtesse Louise.
 Il avait perdu mille louis.

XXIV. — LA MORT DU JUIF ERRANT.

Je suis un peu parente, dit Mme Lancelot, de M. Galapian, qui fait les affaires du colonel. C'est une drôle de maison, qui va comme elle peut. On élève le petit plus mal qu'un prince. Enfin, ça ne nous regarde pas.

Chez les Savray, il est défendu de parler du Juif errant, mais tout le monde s'en occupe. L'abbé Romorantin a fouillé plus de cinq cents vieux bouquins où il est question peu ou beaucoup du Juif errant. M. Galapian vient dîner chez nous tous les dimanches. Vous savez bien qu'il y a plusieurs Juifs errants : Isaac Laquedem qu'on appelle aussi Ahasverus, ancien savetier de son état ; Cataphilus, le portier de Ponce Pilate, et Ozer, le soldat d'Hérode, et d'autres...

— Non, fut-il répondu, nous ne savions pas cela.
 — Et la maréchale de camp déclara :
 — C'est très curieux.... vous nous présenterez ce M. Galapian.

— Une fine mouche.... et qui fait sa pelote là-bas... Donc, il y deux ou trois mois, il vint dîner et nous dit : J'ai le mot du rébus. — Quel rébus ? demanda M. Lancelot, qui n'est bon qu'à son bureau ; mais à son bureau, par exemple, il est bien fort !

Moi j'avais déjà deviné qu'il s'agissait de l'affaire de Lamballe...

Ici, M. Lancelot prit la parole et dit :

— Sans cesse occupé de problèmes administratifs, j'avoue, madame Lancelot, que j'accorde peu d'attention à ces matières frivoles ; néanmoins, il n'est pas exact de prétendre.....

On fit taire M. Lancelot, Mme Lancelot poursuivit :

— M. Galapian aime les petit pâtés. Nous en avions..... Voilà, me dit-il ; ce vieux Cassandre d'abbé Romorantin a trouvé le pot aux roses dans Mathieu Paris ! Il paraît que le Juif errant meurt tous les cent ans.....

— Ah bah ! fit la maréchale de camp.

Les autres témoignèrent leur étonnement par des exclamations diverses.

— Je lui demandai, reprit Mme Lancelot : « Qu'est-ce que cela fait à l'histoire de Lamballe ?

— Ce que cela fait ! s'écria-t-il. Cela fait que le Juif errant est mort chez eux, qu'ils l'ont soigné dans son agonie et qu'il leur a donné en paiement quelque sortilège, comme le pied de mouton de M. Martainville. »

— Peut être, fit observer la maréchale de camp, a-t-il percé sa poche.

— C'est aussi important, continua Mme Lancelot, que l'affaire de la petite Ruthaël.

Et tout le monde de s'écrier :

— Qu'est-ce que c'est que l'affaire de la petite Ruthaël ?

XXV. — L'AFFAIRE DE LA PETITE RUTHAEL.

— Mesdames et messieurs, poursuivit Mme Lancelot, des domaines, il y a dans la maison du colonel une petite fille nommée Lotte.....

— Nous savons cela ! l'interrompt-on de toutes parts.

— Une petite fille nommée Lotte, continua Mme Lancelot, qui a huit ans depuis onze ans.....

Sir Arthur se mit à rire. Cet Anglais faisait froid. Quand il riait, les petits enfants pleuraient. Il portait pour breloques tous les instruments de la Passion.

Nul historien de la Restauration n'a expliqué comment Médor, le caniche de Mme la préfète, avait fait pour entrer au salon. Mais Médor était là. Rien n'est brutal comme un fait. Médor, voyant rire sir Arthur, se mit à hurler d'une façon lamentable.

Sir Arthur le regarda fixement, et Médor s'accroupit, remuant une patte comme la maréchale de camp lorsqu'elle jouait de l'éventail.

Notons ici que le bon poète de Tours accusait sir Arthur de magie blanche et autres habitudes funestes. Ce poète copiait aussi des cotes mobilières.

— Expliquez cela comme vous voudrez, reprit Mme Lancelot, moi, je n'y puis rien. La petite Lotte a huit ans depuis onze ans passés, voilà le fait. Or le cousin Galapian nous a appris une particularité assez rare, qu'il tient de l'abbé Romorantin. Lors de l'accident, le Juif errant avait une fille.....

Tout le monde demanda :

— Quel accident ? Quel accident ?

— Je m'exprime mal ; je voulais dire la catastrophe..... Là-bas, à Jérusalem, quand il fut condamné à voyager éternellement, sa fille, âgée de huit ans, jouait dans son arrière-boutique..... Il était veuf alors..... C'est depuis qu'il a épousé, en secondes noces, la reine Hérodiade, veuve d'Hérode Antipas.....

— Permettez, objecta le commandant de gendarmerie. S'il marche toujours.....

Je vous parle d'après mon cousin Galapian, répondit Mme Lancelot. D'ailleurs, cette Hérodiade marche toujours aussi. C'est la Juive errante... Où en étais-je ?

— A la petite fille du Juif errant.

— Ruthaël Laquedem... ou mieux Lotte...

— Comment, ce serait la même ?...

Oui, mesdames et messieurs, ce n'est pas depuis onze ans que cette Lotte a huit ans, c'est depuis dix-huit siècles...

Sir Arthur se mit à rire encore ; ce que voyant, Médor, le caniche de Mme la préfète, se sauva en hurlant comme un loup.

XXVI. — L'HISTOIRE DE LAMBALLE.

Mme Lancelot, des domaines, ayant établi solidement ces deux faits, savoir : que le Juif errant mourait tous les cent ans et qu'il avait une fille du nom de Ruthaël, toussa pour bien indiquer que la

partie dramatique de son récit allait commencer, et s'exprima ainsi :

— Lamballe est une cité antique. M. Lancelot prétend qu'elle était la capitale des Ambiliates, du temps des Romains. On y vit bien et à bon compte. J'y ai vu la douzaine d'œufs à trois sous. Monsieur Lancelot, quel est donc le fameux capitaine qui trouva la mort en ces lieux ?

— Le capitaine Lanoue...

— C'est ça!... Eh bien! ce capitaine Lanoue avait un lieutenant, qu'on accusait déjà d'être le Juif errant. Tout auprès de la vieille église, perchée sur un roc, il y a une maison plus vieille encore que l'église. Elle a plus de mille ans. On l'appelle la Maison du Juif errant. C'est là que vint demeurer le petit lieutenant de Savray quand il se fut cassé le cou en épousant Mlle Louise de Louvigné, qui n'avait ni sou ni maille.

Ils demeuraient dans cette vieille mesure avec Fanchon Honoré, qui les servait pour l'amour du bon Dieu, et le soldat Joli-Cœur faisait les gros ouvrages. Je vous prie de croire qu'on n'avait pas de carrosse à cette époque-là. En ville, on disait : Ils mangeront bien du pain sec avant de mourir de faim!...

Ici, Mme Lancelot reprit haleine.

La maréchale de camp dit entre haut et bas :

— Elle est commune, mais elle raconte agréablement.

Cette appréciation fut généralement approuvée. Néanmoins la présidente murmura :

— Nous n'avions pas besoin de savoir le prix de la douzaine d'œufs à Lamballe !

— Un soir, continua Mme Lancelot, des domaines, c'était en septembre, comme aujourd'hui, et il avait fait chaud toute la journée, le bruit courut qu'on avait vu quelque chose de drôle sur la colline qui est devant le bourg d'Andel. Un voyageur s'était montré au moment où le soleil se couchait au loin dans la baie de Saint-Brieuc. C'était un homme à longue barbe ; marchant à pied, qui paraissait trois fois plus grand que la nature humaine. Il s'appuyait sur un long bâton et menait par la main une petite fille si mièvre, que les rayons du soleil couchant passait au travers de son corps..

— *Ce été absolument impossible !* fit observer sir Arthur en haussant les épaules avec conviction.

C'est ainsi que ce gentilhomme parlait le français.

— Regarde la comtesse Louise, *goddam*, grommela Mme Lancelot. et laisse-nous la paix !

Sir Arthur ne s'en faisait pas faute, La comtesse Louise valsait pour la seconde fois, et les gros yeux de sir Arthur valsaient avec la comtesse Louise.

— Et que firent-ils, demanda la gendarmerie, le voyageur trois fois plus grand que nature et la petite au travers de laquelle les rayons du soleil passaient ?

XXVII.—LES SAVRAY-PAIN-SEC.

— Les gens se rassemblèrent sur le vieux rempart pour voir cela, continua la dame des Domaines, dont la voix, malgré elle, prit de mystérieuses inflexions. A mesure que le voyageur avançait, on voyait mieux sa fatigue et la peine qu'il avait à marcher. Quand il entra dans l'ombre du vallon, sous la ville, la petite fille semblait un pauvre flocon de vapeur.

Il s'arrêta devant la première maison et demanda l'hospitalité. Ceux de Lamballe ne sont pas méchants, et jadis les logis de ce bon duché de Penthièvre avaient la réputation de garder toujours porte ouverte et table mise. Mais une rumeur courait au-devant du voyageur et le suivait par derrière ; on disait : C'est le traître à Dieu !

Pourquoi le disait-on ? Il y a un ancien conte qui prétend que le Juif errant meure tantôt à Lamballe, en Bretagne, tantôt dans la ville d'Ofen, au pays de Hongrie. Et la maison habitée par les Savray-Pain-sec (car on les nommait ainsi) s'appelait la Maison du Juif errant.

Les gens qui, du vieux rempart, avaient vu arriver le voyageur se demandaient où était la petite fille.

La première porte resta close. Le voyageur était très pâle. A la seconde porte, on lui dit : « Passez votre chemin. » La troisième s'ouvrit pour donner issue à un gros chien hargueux qui lui mordit les jambes.

Le voyageur courbait la tête devant chaque refus. A tout instant il devenait plus blême ; ses jarrets tremblaient sous le poids de son corps. Et pourtant il suivait sa route, heurtant aux portes et demandant asile pour la nuit.

— Traître à Dieu ! traître à Dieu ! C'était partout la même réponse.

Bientôt sa haute taille se courba en deux ; les rides de sa face se creusèrent ; le souffle râla dans sa poitrine. Il prit l'apparence d'un homme qui va mourir.

A l'avant-dernière maison, proche de l'église, il heurta encore. Une servante ouvrit la fenêtre et lui jeta sur la tête le panier aux ordures.

Il chancela et vint tomber au seuil de la dernière maison, — qui était celle des Savray-Pain-sec. Son bâton s'échappa de ses mains et heurta la porte.

Louise, enceinte de son fils, vint ouvrir elle-même, car son mari faisait la vie de garnison ; Fanchon Honoré était au salut et Joli-Cœur à la caserne.

Louise releva le voyageur en le prenant par la main, malgré ceux qui criaient : Traître à Dieu ! traître à Dieu ! Elle l'aida à franchir la pierre du seuil et le coucha dans son lit...

— Mais savez-vous, dit à cet endroit le commandant de gendarmerie, que je ne désapprouve pas cela !

— Savoir ! savoir ! fit la maréchale de camp. Elle avait son idée !

On voulut avoir l'avis de sir Arthur, qui répondit avec franchise :

— *Ce été rémaquablement stiouptide !*

— Il n'en est pas moins vrai, reprit le procureur général, que voilà le traître à Dieu chez les Pain-sec. Voyons la suite.

XXVIII.—LE SECRET D'UNE NUIT.

Louise valsait pour la troisième fois, mais c'était avec son mari, et si vous saviez comme elle semblait heureuse !

En valsant, elle murmurait :

— Notre Paul va nous gronder au retour....

Ils faisaient un couple charmant. Le salon de la préfecture souriait à les regarder. Sir Arthur dévorait des yeux la comtesse Louise.

Mme Lancelot, des domaines, poursuivit :

—Toute la nuit, la maison des Savray-Pain-sec fut éclairée. Le mari rentra; Joli-Cœur aussi, et aussi Fanchon Honoré. Chacun se doutait bien qu'un décès allait avoir lieu; pourtant la barre de la porte fut mise. On n'envoya chercher ni médecin ni prêtre.

M. Lancelot et moi nous habitons la maison voisine...

—Ah! l'interrompit le commandant de la gendarmerie, alors la servante au panier était de chez vous!

Les Domaines rougirent un peu en répliquant :

—Ne me parlez pas des domestiques!... Toute la nuit, ce fut un va-et-vient. Nous entendions comme des gémissements et comme des prières. Puis, vers l'aube, ce fut un chant mâle et joyeux, auquel une voix d'enfant se mêlait.

Au lever du soleil, le voyageur sortit droit et ferme sur ses jambes robustes.

Il était seul. Il descendit la montagne en se dirigeant vers l'orient. Nous le perdîmes de vue dans la vallée. Quand nous l'aperçûmes de nouveau, gravissant la montée de Noyal, il tenait par la main une petite fille dont le corps, gracieux et diaphane, était percé par les rayons du soleil levant.

Ce jour-là même, une lettre arriva chez le notaire de Lamballe. Une tante de la comtesse Louise était morte à Landerneau. Il y avait un gros héritage.

A l'état-major, une autre lettre qui nommait le lieutenant Roland de Savray capitaine.

Troisième lettre à la préfecture de Saint-Brieuc. Le roi Louis XVIII se souvenait de sa filleule Louise et envoyait le titre de comte à son mari.

M. Lancelot et moi nous congédiâmes notre servante, car ce quine aurait pu nous venir. Mais maintenant, il faudrait attendre cent ans...

—Et encore, conclut M. Lancelot, ce sera le tour de la ville d'Ofen, en Hongrie.

[A CONTINUER.]

HISTOIRE DE CINQUANTE ROSIERS.

(Suite.)

III.—LE GRAND JOUR DE KERKADEC.

Un des trois chasseurs, le moins jeune, M. Marc de la Chesnaie, salua profondément la marquise et se donna la charge de présenter ses compagnons :

—Pierre, marquis de la Chesnaie, dit-il, désignant à Mme de Kerkadec un jeune homme de vingt-huit ou trente ans, d'une physionomie un peu sérieuse.

—No. 1, fit très-bas Camille à Valentine.

—Antoine Dubuisson, continua Marc, la main sur l'épaule de l'autre jeune homme.

—No 2, ajouta Camille, toujours très-bas, mais d'un air un peu désappointé par ce nom de roture.

—Enfin, continua avec une nouvelle et plus profonde salutation celui qui avait assumé le rôle d'introducteur, Marc de la Chesnaie, sans aucune espèce de marquisat! Il est vrai que, pour ce qui reste de celui de cousin...ajouta-t-il sous forme d'aparté.

—Veuillez, madame, interrompit Pierre de la Chesnaie, agréer nos respectueuses excuses pour une invasion...

—Dont seuls vos chiens sont fautifs, messieurs, répliqua la marquise, désignant des sièges et s'asseyant elle-même pendant que Mlle Camille gagne son métier à broder, où son aiguille trace un lis orné de feuilles de chou, et que Mme de Linval feuillette avec une attention soutenue un album qu'elle tient à l'envers!

—Voulez-vous nous permettre, madame, de déposer à vos pieds le corps du délit? demanda M. Dubuisson, produisant un faisán de la plus belle espèce.

—Il complétera votre collection d'oiseaux rares, mes nièces, dit gracieusement Mme de Kerkadec.

Les deux sœurs se trouvaient un peu en arrière du demi-cercle formé par la marquise et les trois chasseurs. Aux paroles de Mme de Kerkadec, Pierre de la Chesnaie et Antoine Dubuisson firent un quart de conversion du côté des jeunes femmes.

Quant à Marc, il pensa que c'était une grande pitié d'empailler une créature...si excellente à la broche!

—Ces dames s'occupent d'histoire naturelle? demanda Pierre de la Chesnaie.

—C'est un goût héréditaire chez les Kerkadec, répondit la marquise.

—Et chez les Kerkadec toute tradition est respectée, continua Pierre.

Ceci fut pris par Mme de Kerkadec pour une allusion à sa situation présente et rembrunit son front.

—Si ces dames s'occupent d'histoire naturelle, reprit Dubuisson, il y a à Plankoët une galerie qui pourrait les intéresser.

—Un petit muséum, ajouta Marc de la Chesnaie, que seules les serres du château surpassent en richesses.

Les serres de Plankoët que mentionnait Marc rapplèrent soudain à la pensée de Mme de Kerkadec le souvenir des rosiers et éveillèrent ses soupçons.

Valentine et Camille gardèrent le silence, mais leur attention ne se trouva pas moins captivée que celle de leur tante.

—Nos serres sont curieuses, dit M. Dubuisson, que le regard de la marquise interrogeait avec instance, en ce que nous y avons réuni toutes les variétés connues de plantes grasses.

—Même les vénéneuses? demanda Mme de Kerkadec.

— Comment les exclure ? répondit Dubuisson, elles donnent les plus belles fleurs.

— De belles fleurs qui recèlent du poison dans leur sein, fit Marc, bien obligé ! j'aime mieux les roses !

A cette parole, les soupçons de Mme de Kerkadec changèrent d'objet et se portèrent sur Marc.

— Vous êtes amateur de roses, monsieur ? lui demanda-t-elle, accentuant son interrogation.

— Amateur sans discernement, madame, répondit Marc ; je les aime toutes, et le rosier qui en fournit le plus est celui que je préfère.

— Vous avez néanmoins, quelque pépinière de beaux rosiers ?

— Au marché aux fleurs de la Madeleine à Paris, madame. Je n'ai l'avantage de compter parmi les propriétaires du sol que pour certaine portion d'une certaine île Besnard ou Bernard, département d'Ille-et-Vilaine, où je n'ai encore vu s'épanouir que l'épaisse et verte fougère.

— Mais n'abusons-nous point des moments de ces dames ? fit alors Pierre de la Chesnaie se levant, et tout se levant comme lui.

— Ma tante, dit à cet instant Mlle Camille assez haut pour être entendue des trois amis, puisque ces messieurs se trouvent ici, ne pourrait-on... ? Cela ferait une économie de lettres, ajouta-t-elle plus bas.

— Maladroite ! signifia le regard acéré de la marquise.

— Nous aurions le bonheur de vous pouvoir servir en quelque chose, mademoiselle ? demanda Pierre à la jeune fille avec une si pénétrante douceur, que la jeune fille en rougit jusqu'aux tempes.

— Ma nièce veut parler d'une petite fête qui se donnera céans dans huit jours, reprit la marquise, s'efforçant de rester aimable et polie ; j'aurai l'honneur de vous en écrire.

— Quoi, madame, s'écria Pierre, nous serions assez heureux... ?

— On en serait fier pour le restant de ses jours, ajouta Dubuisson, les yeux sur Mme de Linval.

— C'est une excellente idée qui vous est venue là, madame la marquise, dit Marc. Votre propriété est véritablement seigneuriale. Une fête encadrée dans ces bois séculaires devra offrir un coup d'œil splendide. Je reculerais mon départ afin d'en emporter le souvenir !

Le mot *séculaires* avait eu la vertu de faire saillir la marquise, mais non de calmer son ressentiment contre Camille.

Une fois les révérences faites et les chasseurs éloignés :

— Ma nièce, vous avez une infirmité, dit Mme de Kerkadec à la jeune fille, vous avez la langue trop longue.

— Quoi ! ma tante, aurais-je eu tort de... ?

— Oui ! vous avez eu tort de...

— Si leurs noms n'avaient point été sur les listes, ma tante, je n'aurais point parlé ; mais ils y sont.

— Eh ! mademoiselle, nous n'eussions invité qu'un la Chesnaie ; maintenant il nous faut en inviter deux ! Quant au Dubuisson, il est probable que, par une estimable délicatesse, il n'aurait point accepté l'invitation écrite, tandis qu'invité ou à peu près par la marquise de Kerkadec elle-même, il s'est cru en droit d'accepter !

— Ne vous a-t-il pas semblé, ma tante, que ce monsieur s'exprime avec une certaine distinction ? fit observer Mme de Linval, non sans que sa voix tremblât légèrement.

— Cela est possible, mais il ne s'en appelle pas moins Dubuisson, riposta Mme de Kerkadec.

— Quel dommage que ce ne soit pas de la Hays ! ajouta Mlle Camille examinant sa sœur.

— Laissons ces folies, reprit la marquise ; ces messieurs, les uns par leur indigence, l'autre par le nom qu'il porte, ne sauraient occuper plus longtemps des filles de Kerkadec ! Terminez-en de ces lettres !

— René, René ! murmura la marquise en quittant le salon.

Quatorze jours plus tard, à dix heures du soir, dans cette même salle, les lumières ruisselaient et rivalisaient avec le pare éclairé à giorno. Des domestiques y circulaient sans cesse, gagnant la galerie ou le grand salon, et Jahel, vêtu de noir et cravaté de blanc, dirigeait tous les mouvements avec la précision d'un général accompli.

Manette seule, qui suivait son mari dans ses différentes évolutions, paraissait loin d'être contente. Plusieurs fois elle lui avait adressé la parole, et, au lieu de lui répondre, Jahel avait expédié des glaces vers le salon carré ou l'on dansait, des petits pâtés chauds et du punch du côté de la salle de jeu, des grenades, des oranges, des citrons confits, des ananas, partout !

— C'est-il sa cravate empesée et son habit noir qui le rendent comme ça ? se demandait Manette pensive, regardant agir son mari. Il fait toujours des manières, notre homme, c'est dans le sang ! Je crois qu'aux choux qu'il plante ou dé plante, il dit : Excusez, s'il vous plaît !! Mais, aujourd'hui, c'est pire que jamais ! il ne s'aperçoit tant seulement pas qu'on est là !

Manette se trompait, et lorsque le remue-ménage soulevé par les différents ordres de Jahel se fut apaisé, celui-ci s'approcha d'elle avec grâce et bonté. Seulement ni le mari, ni la femme ne remarquèrent Marc de la Chesnaie, arrivé de grand salon et tombé sur un divan comme un danseur déjà à bout de forces.

— Eh bien ! madame Jahel, dit M. Jahel, qu'y-a-il pour votre service ?

— Tiens ! ce qu'il y a ! répondit Mme Jahel ; il y a que depuis on matin tu es encore plus drôle que d'habitude, et que si ça devait durer comme ça, je je nous en accommoderions d'aucune sorte !

— Accommoderions me blesse, madame Jahel !

— Oh ! point de leçon ! reprit Manette. En ce moment, elle serait dix fois mal venue !

— Nous sommes donc de méchante humeur ?

— Peut-être bien !

— Tu m'en veux de ce que dans un jour comme celui-ci je suis tout à mon service ; ce n'est pas raisonnable ! Songe donc que je suis général en chef de toute cette valetaille, comme dit madame ; que tout repose et reposait sur moi ! Si le dîner offrait à la vue, à l'odorat et au palais, une satisfaction, entière, une jouissance pleine d'harmonie, c'est que j'y avais présidé ! Crois-tu que, dans le parc, la lumière et l'ombre seraient aussi habilement ménagées, si je n'y avais mis la main ? et, dans ce moment même, jette un coup d'œil là dedans ! Qu'y

vois-tu ? Des visages épanouis ! Et pourquoi ces visages épanouis ? Parce que, par mon fait, il ne se passe pas une minute qui ne soit agréablement remplie ! Dès que la danse cesse, les rafraîchissements circulent ! Ah ! de mémoire d'homme, on ne vit pareille fête dans le département des Côtes-du-Nord ! Les fastes de Kerkadec en feront mention !

—Et le grand livre de madame aussi, ajouta Manette.

—Madame ! sur une belle page blanche, elle écrira ceci : « Ce 30 avril 1353, fête séculaire de Kerkadec, quatre mille écus ! » Et ses descendants exalteront sa magnificence !

—Il n'y a que les vilains pour se mettre en train, reprit irrévérencieusement Manette. Jamais je n'aurais cru madame capable de s'exécuter d'aussi bonne grâce !

—Parce que, madame Jahel, dans madame, vous n'avez jamais voulu apercevoir que la ménagère et non la marquise de Kerkadec !

—Oui ! c'est du côté de son avarice que je la regarde toujours et non point du côté de son orgueil ! Eh ! bien ! avant que madame ait pu se décider pour cette fête, son orgueil et son avarice ont dû se livrer de jolis assauts ! ça devait être comme deux animaux féroces aux prises.

—Animaux, s'il vous plaît, madame Jahel.

—Animaux, si tu veux.

—Cette paysanne est une philosophe et son mari un cuistre, pensa Marc de la Chesnaie, qui, sans le chercher, n'avait rien perdu de ce qui précède.

—Une glace à la pistache, je vous prie, fit-il, se montrant.

—On nous écoutait, s'écria Manette, prenant ses jambes à son cou.

—A l'instant même, monsieur, répondit à Marc M. Jahel, que rien au monde ne pouvait désarçonner.

Lorsque Marc eut pris sa glace et qu'il se trouva seul, il se tourna vers la porte du salon carré, et s'y livra à une gymnastique d'appel très-expressive, sinon tout à fait à sa place.

Pierre et Dubuisson accoururent et lui abaissèrent ses grands bras.

Lorsqu'ils lui eurent suffisamment reproché son laisser-aller d'étudiant de dixième année, on se mit sur le chapitre qui tenait le plus au cœur de Pierre et de Dubuisson, et à son tour Marc leur reprocha quelque chose : il leur reprocha leur excessive timidité vis-à-vis des deux jeunes femmes.

—Oui, en effet, les observations sont fondées, dit le marquis de la Chesnaie à son cousin, mais c'est la marque du sentiment vrai d'être timide, et cette timidité qu'il inspire n'est pas un de ses moindres charmes. Je me sens tellement embarrassé à côté de Mlle de Kerkadec, que je crois bien lui avoir parlé des étoiles et de la lune plutôt que de mon attachement, et que, certainement, je ne lui ai pas demandé son autorisation pour la démarche que je veux faire auprès de Mme de Kerkadec, cette nuit même. Eh bien, toi, dont la langue a conservé sa liberté d'action, sois bon parent, charge-toi de ce soin, tu me rendras un signalé service.

—Marc, par la même occasion, hasarda Dubuisson si vous... ?

—Au diable ! Elles sont fort jolies ces deux

sœurs ! c'est une commission très-désagréable que vous me donnez là, riposta Marc. Parce qu'on est votre aîné de quelques trimestres, ajouta-t-il, pensez-vous que l'épiderme se soit enduroie à ce point qu'un beau regard ne puisse encore pénétrer jusqu'au cœur, et qu'on ne se sente délicieusement remué par les accents d'une jolie voix ? Et sous ces influences, croyez-vous qu'il soit gai d'arranger le feu qui doit s'enflamber pour d'autres ?

—Ne déraisonne pas, Marc. Il ne s'agit de rien moins que de mon bonheur !

—Eh, tenez, justement, ces dames se dirigent de côté, ajouta Dubuisson remonté vers la droite. Profitez de la circonstance, mon cher Marc ; nous nous tenons dans ce jardin aux alentours ; au premier signe de vous, nous nous précipitons à leurs pieds.

—Ça ne se fait plus, répliqua Marc avec humeur. Vous perdez l'esprit tous les deux. Je ne me charge de rien.

Marc allait suivre Pierre et Dubuisson, qui s'échappaient de la salle basse, lorsque, appuyées l'une sur l'autre, parurent les deux sœurs. Marc se trouvait dans une impasse ; il en prit résolument son parti et resta.

En l'apercevant, les deux sœurs s'étaient arrêtées.

Marc s'avança vers elle, les salua profondément, les fit descendre de quelques pas, et sembla sur le point de leur adresser un long discours.

—Non ! s'écria-t-il soudain, non, non, cela ne se peut pas ! ils sont absurdes.

A cette singulière entrée en matière, les deux sœurs ne purent s'empêcher de sourire.

—Quelle chose ne se peut, monsieur ? demanda Valentine, et quelles personnes ont le malheur de mériter l'épithète que vous dites ?

—Mesdames, continua Marc, éludant la question, avez-vous jamais réfléchi aux situations difficiles dans lesquelles un galant homme peut se trouver placé ?

—Il me semble qu'il n'y a que l'embarras du choix, répondit Valentine étonnée.

—Il peut avoir invité deux danseuses pour la même polka, dit Camille.

—Vous aimez la polka, mademoiselle ; me voulez-vous accorder la première ? demanda Marc à la jeune fille avec une galanterie parfaite.

—Afin de vous mettre dans la difficulté en question ?

—Celle-là ne serait qu'un jeu. Il y en a de bien autrement épineuses !

—Il y a l'homme qui vient sans bouquet chez une femme le jour de sa fête, reprit Valentine, que tout ceci amusait.

—Il y a pire !

—Il y a celui auquel on demande des couplets impromptu.

—Les hommes sujets à cet inconvénient ne s'embarquent point sans munition dans leurs poches ! Passez.

—Nous donnons notre langue aux chiens !

—Eh bien, mesdames, il y a...

A cet instant Marc prit un air si pitoyable et si comique à la fois, que Mlle Camille se permit d'en rire de bon cœur.

Et Marc de rire aussi.

—Quelle est donc la tête à perruque qui a osé établir que la beauté en larmes est la beauté suprême ? s'écria-t-il. Moi, je prétends que la beauté suprême est la beauté qui rit !

Rappelés à la question, Marc prétendit que le rire de Mlle Camille l'avait effacée de son esprit. Alors, tranchant dans le vif et sautant à pieds joints par dessus tout préambule :

—Ainsi, madame, reprit-il, s'adressant à Mme de Linval, je ne reporterai à mon ami Dubuisson que l'hommage respectueux d'une sincère affection, vous avez la bonté de ne le point repousser ?

—Que dites-vous donc là, monsieur ? s'écria Mme de Linval presque fâchée.

—Et vous, mademoiselle, poursuivit ce singulier orateur, j'annoncerai au marquis de la Chesnaie, mon parent, que vous lui permettez d'aspirer à votre main.

Tans pis ! fit-il à part lui, je brusque la péroraison !

—Mais, monsieur, répliqua Mlle Camille de Kerkadec, il n'a pas été parlé du tout de ces choses !

—Comment, mademoiselle, je ne vous ai pas dit que l'homme au monde le plus à plaindre était l'homme condamné à parler de sentiments pour autrui et que j'étais cet homme ? Je ne vous ai pas dit que MM. Dubuisson et de la Chesnaie, voulant cette nuit même faire une démarche auprès de Mme de Kerkadec, parce que des cœurs vraiment épris comptent pour siècles mortels les heures de l'incertitude, n'osaient pourtant se la permettre sans en avoir obtenu l'aveu de chacune de vous, et que c'était moi qui devais, au profit de mes deux amis, trop émus pour oser parler, que c'était moi qui devais implorer ce congé de vos bouches ? Mesdames, si vous n'avez pas compris tout cela, il faut alors que je me sois bien mal exprimé !

—Si nous étions en carnaval, monsieur, dit assez sèchement Mme de Linval, ces plaisanteries seraient de mise ; permettez-moi de vous dire qu'après Pâques elles me semblent légèrement surannées !

—Des plaisanteries, madame ! s'écria Marc. Je vous assure que de ma vie je n'ai été aussi sérieux ! J'ai eu assez de peine à m'acquitter de ma mission ! Eh ! tenez, madame, voici mes répondants !

IV.—LES SOUVENIRS DE L'ANNÉE 1800.

Marc parlait encore que, MM. Pierre de la Chesnaie et Antoine Dubuisson étaient, le premier auprès de Camille, le second auprès de Valentine, les regardant toutes deux d'un air si suppliant et si sincèrement touché que Mme de Linval, qui, d'abord, s'était détournée brusquement, avait peu à peu ramené sur Antoine son regard doux et rasséréiné, et que, rouge et palpitante, Mlle Camille ne songeait point à dissimuler une très-vive émotion. Quant à Marc, il tournait le dos aux deux groupes et s'éventait avec une grande activité.

—Madame, madame, quel avenir la douceur de votre regard me permet d'entrevoir ! s'écria Dubuisson.

—En interprétant, n'amplifiez, pas ! répliqua Valentine.

—Je voudrais mourir de reconnaissance à vos pieds !

—Vous n'êtes encore admis qu'à examen ! Voyez ma tante !

Parlant ainsi, elle entraîna Camille du côté du bal.

—Brave ami ! dit Antoine Dubuisson à Marc de la Chesnaie, dès que les deux jeunes femmes eurent disparu. Tout ce que je possède ne pourrait payer le service que vous m'avez rendu !

—Je demanderai pour toi la province entière, si tu la veux épouser, ajouta Pierre. Tu seras l'oncle adoré de mes enfants !

—Vous serez leur parrain !

—L'oncle ou parrain de vos enfants prendrait bien quelque chose, dit Marc, éprouvant quelque difficulté à se dégager de leurs étreintes, un verre de punch, par exemple !

Jahel, qui était aux aguets, se hâta d'apporter lui même le verre de punch souhaité.

—Avez-vous remarqué cette espèce d'intendant qui paraissait éprouver un si vif plaisir à me regarder prendre mon verre de punch ? demanda Marc à son cousin et à M. Dubuisson, aussitôt que Jahel se fut retiré. Eh bien, cet homme a une petite femme qui n'est pas bête !

—Qu'est-ce que cela nous fait ? Ce qui nous préoccupe à présent, ce qu'il nous tarde d'obtenir, c'est l'assentiment de Mme de Kerkadec, répondit Pierre.

—Bon ! Mais, quand on attaque une place, il n'est pas superflu, ce me semble, d'en connaître le fort et la faible, reprit Marc. En deux mots et et sans qu'elle sût que je lui prêtai involontairement une oreille attentive, la petite femme en question a tracé la silhouette de Mme de Kerkadec. Je vous avertis que vous allez avoir affaire, vous, Dubuisson, à un orgueil d'un bel acabit ; toi, Pierre, à une noble dame qui sait compter !

A cette révélation, Dubuisson tressaillit, et le visage du marquis de la Chesnaie s'altéra sensiblement. Absorbés par leur espoir naissant, l'un avait oublié la pénurie de sa maison et l'autre la vulgarité d'un nom, du reste on ne peut plus honorable.

Ce fut Dubuisson qui le premier reprit courage et supplia Marc d'achever l'œuvre commencée, de s'attaquer pour eux à la terrible marquise ; mais Marc récusait l'office, et l'orchestre jouant une polka, il courut à la recherche de Camille.

Dubuisson cherchait le moyen de suppléer à l'illustration qui lui manquait, et Pierre, devant l'abîme ouvert soudainement sous ses pas, se demandait s'il n'aurait pas grandement raison de quitter immédiatement et à tout jamais le pays, lorsque la marquise elle-même fut amenée de leur côté.

A son apparition inattendue, Dubuisson se dit qu'il fallait brûler ses vaisseaux, et, se donner le temps de la réflexion, implorant de Mme de Kerkadec quelque minutes d'entretien, il entama bravement le feu, mais d'une façon qui ne parut nullement obtenir l'approbation de Pierre.

—Madame, fit l'intrepide roturier millionnaire, vous n'êtes pas sans savoir à quel degré sont nobles les la Chesnaie ?

—Au même degré que les Kerkadec, monsieur, répliqua la marquise.

—Vous n'ignorez point non plus que, dans cette longue suite d'ancêtres, les la Chesnaie ne comptent

que d'honorables hommes et des femmes de la plus haute vertu ?

Ici, le mécontentement de Pierre parut de plus en plus évident. Le jeune homme fit même un mouvement pour imposer silence à son officieux ami ; mais son officieux ami eut le soin de ne rien apercevoir.

— Madame, continua imperturbablement Antoine Dubuisson, pour le dernier des la Chesnaie, qui ne déroge point à ses aïeux, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Camille de Kerkadec, votre nièce.

Pour le coup, Pierre n'y tint plus et se sauva comme un fou à travers les jardins.

— Pierre de la Chesnaie, poursuivit M. Dubuisson, n'ose entendre de vos lèvres les paroles qui vont décider de son sort ; veuillez l'excuser.

— Vous possédez plus que lui de courage, vous monsieur, dit la marquise avec une légère nuance de raillerie dans l'accent ; car, si mes observations ne m'ont abusée, vous devez avoir, pour votre part, à me confier quelque chose de semblable à ce qui précède.

— Combien vous êtes bonne de m'épargner ainsi la moitié du chemin, madame ! répliqua Dubuisson. En effet, moi, fils et petit fils d'industriels ; moi, Antoine Dubuisson tout court, j'ai osé lever les yeux sur Mme Valentine de Linval !

— Née Kerkadec, interrompit la marquise.

— Née Kerkadec, hélas ! soupira Dubuisson.

— Pourquoi hélas ?

| Sans doute. Ce titre ne me remet-il point en mémoire toute mon indignité ?

— Fort bien ! je vois que ce que j'ai à vous répondre du moins ne vous surprendra pas. Veuillez continuer, je vous prie.

— Ah ! madame, vous me glacez d'effroi ! A quoi me servirait d'ajouter que mes parents ont quatre cent mille francs de revenus, qu'un douaire de cent mille francs serait assuré à ma femme ? Je lis dans vos yeux que je ne dois garder aucun espoir.

— Permettez-moi, monsieur, de procéder par ordre et de répondre d'abord à votre première requête. Mlle de Kerkadec et moi-même, monsieur, nous tenons pour honorées de la recherche de M. de la Chesnaie. Mais, si une fille riche ne conclut qu'une alliance riche, à plus forte raison une fille pauvre doit-elle demander la fortune au mari qu'elle prend ! Et Mlle Camille de Kerkadec est pauvre ! Quant à Mme de Linval, elle est Kerkadec, ainsi que nous disions, et, de mon consentement, elle ne dérogera point, quelque honorable d'ailleurs que soit l'alliance proposée !

Une grande révérence ayant couronné ce discours, la marquise laissa son interlocuteur littéralement abasourdi et regagna le salon carré.

En ce moment, Mme de Linval ramenait un peu de force Pierre de la Chesnaie, qu'elle avait rencontré marchant droit devant lui dans le parc, sans se préoccuper s'il suivait ou non les allées si magnifiquement ratissées par les élèves de Jahel.

— Comment ! monsieur, lui disait l'aimable jeune femme, courir ainsi par la simple crainte d'un refus auquel chacun de vous devait s'attendre !

(A continuer.)

MŒURS BOURGEOISES.

UNE SOIRÉE BOURGEOISE.

Dernièrement on remarquait beaucoup de lumières aux quatre croisées d'un appartement situé au second dans une maison de la rue ; cela n'avait pas le faste, le brillant d'un palais, mais cependant cela annonçait quelque chose ; ces quatre fenêtres, bien également éclairées, avaient un air de fête, et les laborieux habitants de la rue qui n'ont pas l'habitude de faire de grandes dépenses d'éclairage, même dans leurs boutiques, se disaient en regardant les quatre croisées qui faisaient honte au réverbère : « Certainement, il y a ce soir quelque chose d'extraordinaire chez monsieur Lupot ! »

M. Lupot est un honnête négociant, retiré du commerce depuis peu de temps. Après avoir fait et vendu pendant trente ans des chaussures, sans avoir une seule fois eu recours à un voisin ou à un ami pour les paiements de la fin du mois, M. Lupot, ayant amassé \$1,500 de rente, avait vendu son fonds et quitté le commerce pour se livrer aux douceurs de la vie domestique ; pour être aux petits soins près de son épouse, madame Félicité Lupot, femme essentiellement nonchalante, qui était fort

bien placée dans un comptoir, tant qu'il ne s'agissait que de rendre la monnaie de cent, sous, mais qui perdait la tête lorsque cela allait plus loin. Cela ne l'avait pas empêchée de faire le bonheur de son mari et de lui donner une fille et un garçon.

La demoiselle était l'aînée ; elle venait d'atteindre sa dix-septième année, et M. Lupot, qui n'avait rien négligé pour l'éducation de sa fille, se flattait de lui trouver un mari ailleurs que dans les semelles. D'autant plus que mademoiselle Célianire ne montrait aucun goût pour le commerce, et se croyait une vocation décidée pour les beaux-arts, depuis qu'elle avait fait à douze ans le portrait de son père en berger avec du crayon rouge, et parce qu'un an plus tard elle avait joué de mémoire : *Je suis Lindor*, sur le piano.

M. Lupot était fier de sa fille, qui était peintre et musicienne, qui était d'un pouce plus grande que monsieur son père, qui se tenait droite comme un soldat prussien, qui faisait la révérence comme *Tagliani*, qui avait un nez aquilin trois fois long comme les nez ordinaires, une bouche dans le même genre,

et des yeux si malins, si espiègles, qu'on ne les trouvait pas facilement.

Le petit Lupot n'avait encore que sept ans ; on lui passait tout, vu son extrême jeunesse, et M. Ascagne profitait de la permission pour faire le diable du matin au soir ; car son père l'aimait trop pour le gronder, et sa mère était trop nonchalante pour se mettre en colère.

Or, un matin, M. Lupot s'était dit : « J'ai une jolie fortune, j'ai une charmante famille, j'ai une épouse qui ne s'est jamais mise en colère ; mais cela ne suffit pas dans ce monde pour être invité, recherché, pour qu'on parle de moi, enfin. Depuis que j'ai quitté les chaussures, ma société ne s'est composée que de quelques amis, anciens marchands comme moi, qui viennent faire la partie de vingt-et-un ou de loto ; mais je veux voir mieux que cela ; ma fille ne doit pas vivre dans un cercle si resserré ; ma fille a une vocation prononcée pour les arts, je dois recevoir des hommes de profession ; je donnerai des soirées, des thés, des punchs même, si cela est nécessaire ; on jouera le whist ou le bluff, car ma fille a le loto en horreur ; enfin je veux qu'on parle de mes réunions, et que Célanire y trouve un mari digne d'elle.

Et M. Lupot avait été près de sa femme qui était assise sur son grand fauteuil élastique, caressant son chat couché sur ses genoux, et il lui avait dit :

« Ma chère Félicité, je veux donner des soirées, recevoir beaucoup de monde... Nous vivons dans une sphère trop étroite pour notre fille, qui est née pour les arts, et pour notre fils Ascagne, qui, je crois, fera parler de lui. »

Madame Lupot, sans cesser de caresser son chat, avait répondu : « Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait, tout cela .. Est-ce que je vous empêche de recevoir du monde... pourvu que cela ne me cause aucun embarras... D'abord ne comptez pas sur moi pour faire quelque chose ! »

« Tu ne feras rien du tout, Félicité, que les honneurs de ton salon... Il faudra se lever à toute minute ?... — Tu y mets beaucoup de grâce... Moi, j'ordonnerai tout, et Célanire me secondera. »

Mademoiselle Célanire, enchantée du projet de son père, avait sauté à son cou, en s'écriant : « Oh ! oui, papa, invitez beaucoup de monde ; je vais apprendre des contredanses, afin de savoir faire danser, et finir ma tête de Bélisaire, que vous ferez en cadrer pour ce soir-là. »

Et le petit Ascagne sautait déjà au milieu du salon en disant : « Je prendrai du thé, du punch et des gâteaux ; je prendrai de tout... »

Puis, M. Lupot s'était mis en course, il avait été voir les amis de ses amis, des gens qu'il connaissait à peine, et il les avait engagés en les priant d'amener leurs connaissances. M. Lupot avait jadis vendu des bottes à un pianiste, et des claques à un dessinateur ; il s'était rendu chez ses anciennes pratiques, les priant d'honorer la soirée de leur présence, et d'y amener des artistes de leurs amis. Enfin, M. Lupot avait pris tant de peine pour se faire une nombreuse réunion, que pendant quatre jours, il avait couru la ville, gagné un gros rhume, et dépensé \$2.00 de carosse ; ce n'est pas tout, plaisir de donner une soirée.

Le grand jour, ou plutôt le grand soir était ar-

rivé. On avait allumé toutes les lampes, on en avait même emprunté chez quelques voisins... car Célanire avait trouvé que les trois lampes que l'on possédait ne suffisaient point pour éclairer le salon et la chambre à coucher. C'était la première fois que M. Lupot empruntait quelque chose à ses voisins ; mais aussi, c'était la première fois qu'il donnait un thé.

Depuis le matin, M. Lupot était occupé des préparatifs de sa soirée ; il avait commandé les gâteaux, les rafraîchissements, acheté des cartes, brossé ses tables, relevé ses draperies. Madame Lupot était restée assise dans son fauteuil, en répétant : « Je crains que cela ne soit très-fatigant de recevoir du monde. »

Célanire avait terminé son Bélisaire, qui ressemblait beaucoup à Barbe-Bleue, et auquel on avait fait l'honneur d'un cadre gothique, que l'on avait placé bien en vue dans le salon. Mademoiselle Lupot avait une fort belle toilette ; une robe nouvelle, les cheveux nattés à la Clotilde ; tout cela devait nécessairement faire impression sur l'assemblée.

Ascagne avait un petit paletot neuf, ce qui ne l'empêchait pas de faire la culbute dans la chambre, de monter sur les meubles, de toucher aux cartes, de les prendre pour faire des capucins, d'ouvrir les armoires et de mettre la main sur les gâteaux.

Quelquefois, la patience échappait à M. Lupot, et il s'écriait : « Madame, faites donc finir votre fils... » Mais alors, madame Lupot répondait, sans tourner la tête : « Faites-le finir vous-même, monsieur ; vous savez bien que c'est vous qui le corrigez. »

Huit heures venaient de sonner, et personne n'était arrivé. Mademoiselle Lupot regardait son père, qui regardait sa femme, laquelle regardait son chat. Le père de famille murmurait de temps à autre : « Est-ce que notre soirée se passera entre nous ? »

Et il jetait des regards désolés sur ses cinquante, ses tables, ses apprêts de cérémonie. Mademoiselle Célanire soupirait, regardait sa toilette et se regardait dans la glace. Madame Lupot se contentait de dire avec son indolence habituelle : « C'était bien la peine de tout mettre sens dessus dessous, hein ! »

Quant au petit Ascagne, il sautait dans la chambre, en répétant : « S'il ne vient personne, nous aurons bien plus de gâteaux à manger. »

Enfin la sonnette se fit entendre. C'est une famille de la rue, d'anciens parfumeurs qui ont conservé de leur état l'habitude de se couvrir d'odeurs ; à leur entrée dans le salon, c'est comme si l'on venait d'ouvrir des cassolettes ; une vapeur de jasmin, de vanille, frappe l'odorat ; on se sent étourdi, on en a mal à la tête.

D'autres personnes ne tardent pas à arriver. M. Lupot ne connaît pas la moitié des gens qu'il reçoit, et qui lui sont amenés par d'autres personnes qu'il connaît à peine. Mais il est dans l'enchantement, dans le ravissement ; on lui dit, en lui présentant un jeune fashionable : « Voici un de nos premiers pianistes qui a bien voulu sacrifier un grand concert pour venir à votre petite soirée. »

Ensuite c'est un chanteur de salon, homme délicieux, que l'on s'arrache dans toutes les réunions et

qui, quoique fort enrhumé, consentira à faire jouir la société d'une de ses dernières compositions.

Celui-ci est un premier prix du Conservatoire, Boieldieu en herbe, qui fera des opéras, quand il aura des poèmes qui seront reçus, et que sa musique le sera aussi.

Cet autre est un peintre, il a eu un succès fou ; on ne lui a pas acheté ses tableaux, à la vérité, mais c'est parce qu'il n'a pas voulu les vendre à des gens indignes de les apprécier. Enfin, de tous côtés, M. Lupot n'aperçoit dans son salon que des gens du premier mérite ; il en est étourdi, ravi, transporté, il ne trouve pas assez d'expressions pour leur témoigner le plaisir qu'il éprouve à les recevoir ; et, pour ceux-là, il néglige ses anciens amis, il dérange ses vieilles connaissances, il leur parle à peine ; il semble que les nouveaux venus, des étrangers qu'il voit pour la première fois, méritent seuls tous ses soins, toute son attention.

Madame Lupot est lasse de se lever, de saluer et de présenter une chaise. Mais sa fille est radieuse, son mari va et vient du salon dans la chambre à coucher, en se frottant les mains, comme s'il venait d'acheter la ville ; et le petit Ascagne ne rentre jamais dans le salon que la bouche pleine.

Il ne suffit pas de recevoir beaucoup de monde, il faut encore savoir l'amuser ; c'est une chose que peu de personnes savent faire, même les plus habituées à donner des réunions. Chez les unes, on s'ennuie, on baille en grande cérémonie ; il faut se borner à une conversation qui n'est ni amicale, ni franche, ni gaie. Chez d'autres, il faut entendre à satiété le maître de la maison, qui, s'il est chanteur ou exécutant, ne quittera pas son piano, de crainte que quelque autre ne se permette aussi de faire plaisir. Il en est ensuite qui aiment le jeu et ne reçoivent que pour faire leur partie. Pour celles-là, leur seule affaire est de jouer, et peu leur importe alors, que les personnes qui viennent les voir s'amuse ou s'ennuient ; elles ne s'en inquiètent pas. Elles jouent, c'est tout ce qu'il faut, et elles ne s'occupent plus de leur société, qui s'amusera si elle le peut. Ah ! qu'il y a peu de maisons où l'on sache recevoir et amuser son monde ! Il faut pour cela un tact, un esprit, une abnégation de soi-même, qui sont bien rares sans doute, puisque si peu de personnes en font preuve quand elles donnent des soirées.

M. Lupot allait et venait de son salon dans sa chambre à coucher ; il souriait, saluait et se frottait les mains ; mais les nouveaux venus, qui ne s'étaient point rendus à l'invitation du bon bourgeois pour le voir sourire et se frotter les mains, commencèrent à dire, même assez haut : « Ah ça... est-ce qu'on passera la soirée à se regarder ici... Ce serait bien amusant ! »

M. Lupot a voulu entamer la conversation avec un gros monsieur qui porte des besicles, qui a une cravate supérieurement nouée, et qui fait presque continuellement la grimace, en regardant la société : on a dit à l'estimable Lupot que ce monsieur, si bien cravaté, était un homme de lettres, et qu'il daignerait peut-être lire ou réciter des vers de sa composition.

L'ancien bottier toussa trois fois avant d'oser

aborder le gros monsieur ; il se risque enfin à lui dire :

« Enchanté de posséder à ma soirée un homme de lettres... de la force de monsieur... »

« — Ah ! c'est vous, monsieur, qui êtes le maître de la maison ?... »

« — J'ose m'en flatter... avec ma femme... qui est assise là-bas... Voilà ma fille... cette grande personne qui se tient si droite... elle dessine et touche du piano... J'ai aussi un fils... un petit démon... il vient de passer tout à l'heure entre mes jambes... Oh ! c'est un espiègle... »

« — Monsieur, ce que je ne conçois pas... ce qui me passe... c'est que des personnes qui veulent recevoir du monde, puisse demeurer dans la C'est une horreur que cette rue ! c'est épouvantable !... de la boue toute l'année !... des embarras de voitures... un quartier sale, bruyant, infect... »

« — Monsieur, cependant, depuis trente ans que j'y suis... »

« — Ah ! monsieur, j'y serais mort trente fois ! Quand on loge rue il faut dire adieu aux artistes... Il faut renoncer à la société... car vous conviendrez que c'est un guet-apens que de faire venir un certain monde dans cette rue... »

M. Lupot cesse de sourire et de se frotter les mains, il s'éloigne du monsieur à besicles, dont la conversation ne l'a pas amusé, et il s'approche d'un groupe de jeunes gens qui semblent occupés à regarder le *Bélaisaire* de mademoiselle Célanire.

« On admire l'ouvrage de ma fille, se dit M. Lupot, tâchons, sans faire semblant de rien, d'entendre les remarques de ces artistes. »

Les jeunes gens faisaient, en effet, leurs remarques, qu'ils mêlaient de ricanements très-prononcés.

« Devines-tu ce que cette ?... — Oh ! ma foi ! non !... j'avoue que je n'ai jamais rien vu d'aussi drôle ! — C'est Bélaisaire, mon cher !... — Allons donc !... pas possible !... ça ! Bélaisaire... C'est le portrait de quelque épiciier, d'un parent de la maison, probablement. — Regarde donc ce nez... cette bouche !... — C'est épouvantable... oser encadrer une telle infamie !... Il faut être bien obtus ! bien ignare... Ça ne vaut pas le portrait du *Juif errant* que l'on vend pour deux sous en tête de la chanson. »

M. Lupot en a bien assez entendu. Il s'éloigne du groupe sans souffler mot ; il baisse la tête et va se glisser près du piano.

Le jeune pianiste qui avait sacrifié un grand concert pour venir à la soirée bourgeoise, venait de s'asseoir devant le piano. Il fait courir ses mains sur l'instrument, et s'écrie :

« Ah ! quelle épINETTE !... quel chaudron ! Comment voulez-vous qu'on se fasse entendre sur un aussi mauvais instrument... c'est impossible... Ah ! ce ré !... Ah ! ce fa !... Cela imite la vieille... et il n'est même pas d'accord ! »

Et malgré cela le pianiste restait au piano, il jouait toujours, mais il tapait de toutes ses forces, et à chaque instant, il cassait une corde ; alors, il éclatait de rire, en disant :

« Bon ! encore une de cassée !... Tout à l'heure, il n'en restera plus !... »

M. Lupot était rouge jusqu'aux oreilles ; il avait bien envie de dire au célèbre artiste : « Monsieur, je ne vous ai point engagé à venir passer la soirée

chez moi, pour que vous y cassiez toutes les cordes de mon piano; quittez l'instrument si vous le trouvez mauvais, mais n'empêchez pas que d'autres s'amusement dessus. »

Cependant, le bon M. Lupot n'osait point dire cela, ce qui eût été fort rationnel, et il restait à entendre casser les cordes, quoique cela lui fit beaucoup de peine.

Mademoiselle Célanire s'approche de son père, elle est désolée de la manière dont on a traité son piano; elle ne pourra pas jouer son air, mais elle compte se dédommager en chantant une romance, qu'un vieux voisin veut bien lui accompagner avec la guitare.

Ce n'est pas sans peine que M. Lupot parvient à obtenir un peu de silence et d'attention pour sa fille. A l'aspect du vieux voisin et de sa guitare, un rire étouffé s'est emparé de la société; il est vrai que le vieux amateur ressemble à un troubadour de carrefour, et que sa guitare est faite comme les anciens sistres. On est fort curieux d'entendre ce monsieur pincer de son instrument. Il commence en battant la mesure avec son pied et sa tête, ce qui lui donne l'air de ces Chinois qu'on place sur les cheminées. Cependant, mademoiselle Lupot risque sa romance; mais elle ne peut jamais attraper la mesure de son accompagnateur, qui, au lieu de suivre la chanteuse, paraît décidé à ne rien changer dans les mouvements de sa tête et de son pied. La romance produit un de ses mauvais effets; Célanire n'y est plus, elle a perdu son sol, elle perd aussi la tête; et, au lieu d'entendre applaudir sa fille, M. Lupot entend des jeunes gens dire en riant: « On n'en voudrait pas même au Café des Aveugles! »

« Je vais faire servir le thé, se dit l'ex-bottier, cela remettra peut-être l'assemblée de bonne humeur. »

Et M. Lupot court donner des ordres à sa bonne, et la vieille domestique, qui n'a jamais vu tant de monde chez ses maîtres, ne sait plus ce qu'elle fait, et casse les tasses en voulant aller plus vite.

« Nanette, avez vous apprêté ce qui se sert avec le thé? » demande M. Lupot à sa domestique.

« —Des gâteaux, la brioche?... oui, monsieur, tout est prêt, tout est coupé... —Il y a encore autre chose que je vous ai expliqué; des sandwich... »

« —Des cent-suisse, monsieur? —Des sandwich, c'est une petite friandise anglaise... Des tartines de pain coupées minces, avec du beurre dessus et du jambon dans le milieu... —Ah! mon Dieu, monsieur! j'ai oublié ce ragoût-là! —Eh! vite, Nanette, faites-en sur-le-champ, pendant que ma fille va servir le thé et la brioche; vous en apporterez ensuite sur un plateau. »

La vieille servante court dans sa cuisine en maudissant la friandise anglaise, et se hâte de couper des tartines de pain, de les couvrir de beurre; mais n'ayant pas pensé à acheter du jambon, et craignant d'être trop longtemps pour en aller chercher, Nanette cherche dans sa tête comment elle pourrait remplacer la tranche de jambon, et, tout en cherchant, elle aperçoit un gros morceau de bœuf froid, qui est resté du dîner, et elle se dit: « Pardieu! je vas leur couper des tranches de bouilli et leur mettre ça dans la tartine, ça sera encore ben assez bon!... avec beaucoup de sel dessus, ils prendront ça pour

du jambon!... Avec leur friandise anglaise, ils me font tourner la tête. »

La servante se hâte de mettre son idée à exécution; puis, elle entre dans le salon avec un plateau couvert des sandwich de son invention, et elle en présente à la société, en disant:

« Qui est-ce qui veut des cent... choses... »

Tout le monde prend de ce que l'on a mis à la mode avec le thé. Mais bientôt un murmure général éclate dans l'assemblée: les dames jettent leurs tartines au feu, les hommes les posent sur les meubles, et chacun s'écrie:

« Que diable nous fait-on manger là! c'est détestable! ça ne peut pas s'avaler... —Je crois, Dieu me pardonne, que c'est son pot-au-feu, dont ce brave homme veut nous régaler.—C'est une attrape que cette soirée!... —Et le thé qui sent la fumée!... —Et tous les petits gâteaux qui ont l'air d'avoir été déjà entamés!... —Je crois qu'on veut nous empoisonner!... »

M. Lupot est au désespoir; il cherche sa servante, qui s'est cachée dans sa cuisine, et il n'est occupé qu'à ramasser et enlever les restants de tartines.

Madame Lupot ne dit rien, mais elle est de fort mauvaise humeur, car elle a mis un chapeau neuf qu'elle croyait que l'on trouverait charmant; et une jeune dame est venue lui dire: « Ah! madame!... que vous êtes mal coiffée!... mais votre chapeau est de l'ancien régime!... On ne porte plus de ces formes-là... —Cependant, madame, je l'ai achetée rue il n'y a pas deux jours.—Eh! madame!... est-ce donc dans ce quartier qu'on trouve les dernières modes!... Allez chez mademoiselle c'est là que vous trouverez des chapeaux délicieux!... des modes nouvelles et de bon goût!... Mais, de grâce! madame, ne remettez plus ce chapeau-là... il vous donne cent ans! »

« C'est bien la peine de se fatiguer à recevoir du monde, pour entendre de pareils compliments, » se dit madame Lupot, tandis que son mari fait la chasse aux tartines.

Le gros monsieur aux bésicles, qui ne conçoit pas que l'on puisse demeurer rue ne veut cependant point y être venu pour rien; il s'est assis dans un fauteuil qu'il a placé au milieu du salon, et il avertit la société qu'il va réciter des vers de sa composition.

La société ne semble pas enchantée de l'avertissement, mais elle se range en cercle pour écouter le poète. Celui-ci tousse, crache, se mouche, prend du tabac, éternue, fait lever les quinquets, fermer les portes, demande de l'eau sucrée, et passe sa main dans ses cheveux.

Après avoir fait ce manège pendant quelques minutes, l'homme de lettres commence enfin. Il récite ses vers d'une voix à faire casser les vitres; il n'y a que peu de temps qu'il parle, et déjà un fort joli petit tableau de crimes, de morts, d'échafauds, a été chatouiller les oreilles de la société, lorsqu'un bruit inattendu part de la salle à manger.

C'est le petit Ascagne qui, en voulant atteindre à un baba placé sur une pile d'assiettes, a fait tomber sur lui les assiettes et le gâteau.

M. Lupot court pour connaître la cause des cris de son fils; la société suit le père de famille, n'étant pas fâchée de trouver une occasion pour ne plus en-

tendre le poète ; et celui-ci, resté sans auditeurs, se lève d'un air furibond, prend son chapeau, et sort du salon, en s'écriant : « Aussi !... comment ai-je pu avoir la faiblesse de consentir à dire des vers dans la rue..... ? »

On ramène le petit Ascagne, qui pleure parce que deux assiettes se sont brisées sur son nez ; et comme on ne fait plus ni musique, ni poésie, on se met à jouer, parce qu'il faut bien faire quelque chose.

On établit une table de bluff et une autre de whist. Au bluff, on appelle M. Lupot ; il faut qu'il parie lorsqu'il manque de l'argent d'un côté : mais M. Lupot, qui n'a jamais joué plus de dix sous à la fois, demeure stupéfait, quand on lui dit :— Il manque \$10.00 de votre côté...

— \$10 !... qu'est ce que cela veut dire ? murmure l'honnête Lupot, en regardant les joueurs.

— Cela veut dire qu'il faut que vous mettiez \$10 de ce côté-là... c'est toujours au maître de la maison à tenir le jeu quand il n'est pas fait.

M. Lupot n'ose pas refuser, il met ses \$10 et les perd ; le coup suivant, il en manque vingt ; enfin, en une demi-heure, le ci-devant bottier perd quatre-vingt-dix piastres. Les yeux lui sortent de la tête ; il ne sait plus où il en est, et pour augmenter son désespoir, les parieurs du côté gagnant, en prenant leur argent, renversent et brisent une des carcelles

que M. Lupot a empruntées pour mieux éclairer sa compagnie.

Enfin, l'heure de se retirer est venue. Le bon bourgeois la désire avec impatience. Tout ce beau monde s'en va ; sans même dire adieu aux maîtres de la maison, qui se sont donné tant de mal pour les recevoir. La famille Lupot reste seule. Madame, accablée de fatigue et piquée de ce qu'on l'a trouvée mal coiffée ; Célanire, les larmes dans les yeux, parce qu'on s'est moqué de son chant et de ses dessins ; Ascagne, pâle et malade, parce qu'il a beaucoup trop mangé de gâteaux ; M. Lupot, l'air consterné, et se disant : « J'ai perdu quatre-vingt-dix piastres ! » La vieille servante, ramassant encore des débris de tartines, en murmurant : « Faites-leur donc des friandises anglaises pour qu'ils les jettent dans tous les coins !

« — C'est fini !... je ne donnerai plus de grandes soirées, dit enfin M. Lupot, je commence à croire que c'est une sottise de vouloir sortir de sa sphère. Quand on médit les uns des autres entre gens de la même classe, cela fait rire, on s'en amuse ; mais quand on se frotte à des gens au-dessus de soi, leur moquerie blesse, et cela n'amuse plus. Ma fille, décidément, je te chercherai un mari dans les métiers.

HYGIENE GENERALE DE LA PEAU.

(Suite et Fin.)

Pour les *dartres écailleuses, crustacées*, il faut, ainsi que nous l'avons dit, ramollir, détacher les écailles épidermiques dont la dartre est recouverte, avant de l'attaquer avec les préparations iodiques et sulfurées. Dans ce cas, le traitement est à peu près le même que celui décrit plus haut pour la dartre humide, hormis quelques modifications extemporanées qu'exige la marche d'une guérison plus ou moins lente, plus ou moins prompte.

Lorsque l'affection dartreuse résiste au traitement indiqué à la page , elle doit être considérée comme entretenue par un vice intérieur, alors il est urgent de recourir aux lumières et à l'expérience d'un bon médecin. Nous engageons les personnes qui ont épuisé sans succès toutes les ressources de l'art de consulter le docteur Marchal de Calvi, rue de Rougemont, 15, à Paris. Ce praticien distingué, après de longues études et de nombreuses expériences sur les maladies de la peau, est arrivé à des résultats presque miraculeux, dans le traitement de ces maladies. Sa méthode, qu'on peut, à juste titre, nommer *spécifique*, guérit infailliblement les affections cutanées les plus invétérées et particulièrement les couperoses ou autres colorations morbides de la peau, jusqu'ici jugées incurables.

TRANSMISSION DES DARTRES.—Les affections dartreuses, en général, peuvent se communiquer

par le contact, et la contagion est d'autant plus à craindre que la saison est plus chaude, que la peau est en moiteur, et que la faculté absorbante de l'individu est plus énergique.

On ne saurait trop recommander aux parents de ne point laisser embrasser leurs enfants par des personnes dartreuses, ni de leur permettre de jouer avec des enfants infectés de ce vice. On doit également éviter de donner la main aux dartreux et de se servir des objets qu'ils ont touchés, surtout du rasoir. Ces conseils paraîtront exagérés, outrés, à certaines personnes ; mais, en réfléchissant aux énormes inconvénients des dartres pour la santé comme pour la beauté, on conviendra sans peine que trop de précautions ne sauraient être prises.

Le docteur Pujol a rapporté un fait qui prouve combien on doit craindre le contact d'un dartreux.

« J'ai vu, dit-il, un dentiste affecté d'un *eczéma* (dartre vive) sur la main droite, contagionner, en un jour, huit à dix élèves qui passèrent entre ses mains. Des tartres se développèrent sur le visage de ces jeunes gens quatre jours après qu'il les eut touchés. »

Je pourrais citer plusieurs enfants auxquels il est survenu des dartres, après avoir été embrassés par des personnes qui n'offraient aucune dartre exté-

rieurement, mais dont le sang charriait les atomes de l'infection dartreuse.

Une dernière preuve de la contagion des dartres se trouve dans l'observation suivante.

On sait que la *gale* est produite par un insecte (*acarus*) qui se loge sous l'épiderme; certaines espèces de dartres sont également dues à un parasite ayant une parfaite ressemblance avec le *kermès* des végétaux. Les travaux de Raspail tendent à confirmer ce fait :

« Un enfant âgé de quinze ans, dit ce savant chimiste, fut pris aux environs du sein droit d'une démangeaison des plus insupportables, suivie d'une rougeur qui, s'étendant de proche en proche, avait acquis le diamètre d'un écu. Le surlendemain, d'autres taches se formèrent à quelques lignes de la première, et ressemblaient très-bien à l'*impetigo* (darte vive). On apercevait à la loupe une multitude de petits points noirs incrustés dans le tissu de la tache, j'enlevai plusieurs de ces points qui laissèrent un chaton assez profond d'où suinta une humeur limpide. Observés sous un fort grossissement, ces petits points me parurent, quant à leur forme et à leur développement, offrir une grande analogie avec les *kermès* (insectes microscopiques) qui s'attachent aux feuilles et à l'écorce des végétaux. Ces insectes restent fixés à la place où ils se trouvent, pondent, se laissent dévorer par leurs enfants qui, à leur tour, vont se fixer dans le voisinage pour y pondre et mourir comme leurs parents; d'où il arrive que chaque migration des *kermès* produit un cercle de points concentriques au point originel. Le premier cercle indique la première génération; le second cercle la seconde génération, et ainsi de suite. »

La cause spécifique de la darte étant connue, Raspail lui appliqua ce traitement: il plaça une compresse imbibée d'eau-de-vie camphrée sur la darte de l'enfant composée de plusieurs taches, et les démangeaisons cessèrent presque subitement. Les taches les plus récentes bornèrent leurs progrès; les taches les plus anciennes s'oblitérèrent peu à peu, et en trois jours il ne restait plus de traces ni des unes ni des autres.

Ainsi, d'après ce qu'on vient de lire, plusieurs espèces de dartres seraient dues à des parasites appartenant soit au règne végétal, soit au règne animal. Cette connaissance de la cause amène à cette conclusion: Le moyen le plus sûr de guérir ces dartres est de détruire le parasite qui les produit et les entretient. Ce moyen est de l'eau-de-vie camphrée ou l'eau salée ammoniacale, selon Raspail; mais ces agents peuvent, dans certaines circonstances, irriter violemment la peau et occasionner des accidents sympathiques. On leur substitue avec avantage l'eau créosotée, ou l'huile d'amandes amères dans laquelle on a versé quelques gouttes de teinture d'iode.

GALE.

Les observations microscopiques ont clairement démontré que cette dégoûtante maladie est due à la présence d'un insecte parasite (*l'acarus*), qui se loge sous l'épiderme et provoque une irritation, caractérisée par de petites vésicules blanchâtres remplies de sérosité et accompagnées d'une vive démangeaison.

La gale se communique avec la plus grande facilité, soit par le contact immédiat des parties affectées, soit par le contact des linges ou vêtements d'un galeux. Ce contact a pour effet de déposer l'insecte lui-même ou quelques-uns de ses œufs sur la peau de la personne saine qui ne tarde pas à éprouver un prurit incommode et à voir la maladie se développer.

Le moyen le plus simple comme aussi le plus prompt pour détruire *l'acarus* est de lotionner les parties galeuses avec l'eau suivante :

Iodure de soufre ou de potassium	10 grammes.
Eau.....	1,000 —

Après ces lotions, et lorsque la peau est fendillée ou crevassée, on fait une onction avec la pommade ci-après :

Poudre de staphysaigre.....	50 grammes
Graisse bouillante.....	500 —

Cette pommade a été éprouvée sur une multitude de galeux par le docteur Bourguignon qui en est l'inventeur.

Après cinq jours de traitement, à deux lotions et frictions par jour, on prend un bain savonneux.

Dans le cas où la maladie résisterait, on conseille le sulfure de chaux réduit en poudre.

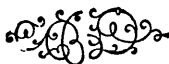
On met dans le creux de la main un demi-gros de cette poudre, on l'arrose de quelques gouttes d'huile, puis on frictionne les parties galeuses. Deux ou trois bains savonneux sont indispensables pendant ce traitement, pour bien nettoyer la peau. Une tisane diaphorétique favorise l'action du sulfure de chaux et hâte la guérison.

Le traitement le plus prompt contre la gale est sans contredit, celui-ci :

Le matin, on prend un bain savonneux.—Au sortir du bain, on se frotte avec la pommade *sulfuro-alcaline* d'Helmérich ainsi composée :

Fleur de soufre.....	20 parties.
Carbonate de potasse.....	10 —
Axonge fraîche.....	80 —

Vers midi, on pratique une seconde friction.—A quatre heures, on prend un autre bain savonneux; on fait une troisième friction, en sortant du bain.—Le soir, avant de se coucher, on pratique une quatrième et dernière friction. Le lendemain, on se nettoie dans un bain savonneux, et la gale a complètement disparu.



RECETTES UTILES.

MOYEN DE DONNER UN BON GOUT AU PAIN.

On fait bouillir dans une chaudière avec de l'eau le gruau tiré du son, en remuant continuellement avec une pelle de bois. Après un quart d'heure environ d'ébullition, on coule ce son et cette eau à travers une grosse toile neuve; on l'exprime bien. Cette eau est employée à pétrir la farine dont on veut faire le pain.

Le son bouilli dépose dans l'eau la farine qu'il contient encore, un principe muqueux qui lui est particulier, et un autre principe aromatique qui donne au pain un meilleur goût.

Cette opération a encore l'avantage d'augmenter le poids du pain d'environ un huitième.

MOYEN TRÈS SIMPLE DE FAIRE COUPER LES INSTRUMENTS TRANCHANTS.

Depuis longtemps on a reconnu qu'un moyen facile de repasser les rasoirs consiste à les tremper une demi-heure dans une eau mélangée d'acide muriatique (esprit de sel) ou d'un vingtième d'huile de vitriol. Après cette immersion, en les essuyant, les laissant sécher quelques heures et les passant sur la pierre à raser, ils prennent d'autant plus vite leur tranchant que l'acide, ayant mordu également sur toute la surface de la lame, a fait l'office de la meule, et qu'il n'est plus alors question que d'obtenir le douci sur la pierre. Cette opération simple, qui n'a jamais altéré la qualité de bonnes lames de rasoirs, a quelquefois, au contraire, amélioré de mauvaises trempes sans qu'on en sache bien la cause. Ce procédé a été appliqué avec succès à tous les instruments tranchants.

MOYEN D'ENLEVER AU BEURRE SA RANCITÉ.

D'abord on bat le beurre dans une quantité suffisante d'eau contenant 25 à 30 gouttes de chlorure de chaux par 2 lbs de beurre; après avoir bien battu le mélange, on peut le laisser en repos pendant une heure ou deux, puis on le bat de nouveau dans de l'eau fraîche.

Le chlorure de chaux n'ayant rien qui puisse nuire à la santé, il n'y aurait point d'inconvénients à en augmenter la dose; mais l'expérience a fait connaître que 20 à 25 gouttes par 2 lbs de beurre étaient suffisantes.

MISE A NEUF DES VIEUX MEUBLES.

Après avoir bien nettoyé et même lavé le bois des meubles salis, tachés ou passés, on met sur un morceau de flanelle une petite quantité d'encaus-

tique rouge à l'état mou, et on en barbouille légèrement le meuble. On prend ensuite un autre morceau de laine et on frotte bien partout jusqu'à ce qu'on obtienne le brillant. On trouve partout à acheter de l'encaustique tout préparé. On peut aussi le préparer soi-même en faisant dissoudre à froid de la cire jaune dans de l'essence de térébenthine, en y ajoutant un peu d'esprit-de-vin pour faire sécher plus vite. Il faut deux ou trois jours pour que la cire soit bien fondue.

DESTRUCTION DES SOURIS ET DES RATS PAR LA CHAUX VIVE.

Voici un moyen très simple, mais certain, de détruire les souris. On prend de la chaux vive, on la pulvérise dans un mortier en y ajoutant son équivalent de sucre. On étend cette poudre dans les endroits fréquentés par les rats et les souris. Comme ils sont très friands de sucre, ils mangent la poudre.

Les liquides de l'estomac, venant en contact avec la chaux, déterminent un effet analogue à celui de l'eau sur cette substance, ils l'éteignent; la violente inflammation de l'estomac, qui en est la conséquence, occasionnent une mort prompte.

REPARTIES.

Henri IV rencontra un jour dans les appartements du Louvre un homme qui lui était inconnu, et dont l'extérieur paraissait très commun. Il lui demanda à qui il appartenait: «A moi-même, répondit cet homme d'un ton fier et peu respectueux. — Mon ami, répartit le roi, vous avez un sot maître.»

Passant par un village, Henri IV fut obligé de s'arrêter pour y dîner; il donna ordre qu'on lui fit venir celui du lieu qui passait pour avoir le plus d'esprit, afin de l'entretenir pendant le repas. On lui dit que c'était un nommé Gaillard. Eh bien! dit-il, qu'on l'aille quérir. Ce paysan étant venu, le roi lui commanda de s'asseoir vis-à-vis de lui, de l'autre côté de la table où il mangeait. «Comment t'appelles-tu? dit le Roi. — Sire, répondit le manant, je m'appelle Gaillard. — Quelle différence y a-t-il entre Gaillard et paillard? — Sire, répondit le paysan, il n'y a que la table entre deux. — Ventre Saint-gris! j'en tiens, dit le roi en riant, je ne croyais pas trouver un si grand esprit dans un si petit village.»

